

Attica Locke



**au paradis
je demeure**



LIANA LEVI



Le lac Caddo, une immense étendue d'eau verdâtre aux confins du Texas et de la Louisiane, où les silhouettes décharnées des cyprès se perdent dans la brume. Quand le soir tombe, mieux vaut ne pas y naviguer seul, sous peine de ne plus retrouver son chemin dans les innombrables bayous et de « passer une nuit au motel Caddo », comme disent les anciens. C'est d'ailleurs parce qu'un enfant a disparu sur ce lac que Darren Mathews, Ranger noir du Texas, débarque à Hopetown, un lieu reculé habité par une communauté disparate. Quand il découvre que des Blancs pauvres et racistes dans des caravanes de fortune partagent cette terre avec quelques Indiens Caddos et un vieux Noir descendant d'un groupe d'esclaves affranchis, il comprend que l'affaire ne sera pas banale. D'autant que le père de l'enfant disparu, un suprémaciste dont la mère est la plus grande fortune du comté, purge une peine de prison pour un meurtre raciste... Un roman fort qui nous plonge dans l'Amérique de Trump et le Sud profond, où des laissés-pour-compte sont prêts à toutes les violences pour survivre.

Les dangers d'un pays fracturé

ATTICA LOCKE est l'auteure d'une série de romans publiés à la Série Noire. Avec *Bluebird, bluebird*, lauréat de l'Edgar Award et de l'Anthony Award 2018 du meilleur roman, elle s'est affirmée comme l'une des grandes voix du roman policier américain.

« Une intrigue ensorcelante, une langue séduisante, des personnages bien campés, et des dialogues plus vrais que nature. » *The New York Times*

Attica Locke

Au paradis je demeure

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rabinovitch*



Liana Levi

Pour Nigton

Tel un arbre planté au bord de l'eau,
Je ne bougerai pas d'ici.

Quand Jessie Mae Hemphill le chantait

Le comté de Marion

Texas, 2016

Dana lui flanquerait une raclée s'il ne retraversait pas le lac d'ici le coucher du soleil. Elle l'avait dit en le chassant de leur caravane, dès l'instant où Rory Pitkin s'était approché sur son Indian Scout avec le moteur éteint, les pointes de ses bottes de moto raclant la poussière. Elle avait donné à Levi la clé de l'abri à bateaux de leur grand-père et quelques dollars tirés de son porte-monnaie, le menaçant, s'il ne revenait pas avant le retour de Ma et de Gil, de brûler toutes ses cartes Pokémon et de le forcer à regarder. Putain, sa sœur était capable de se comporter en vraie salope, se dit-il, appréciant la note agressive du mot au point de le prononcer à voix haute, un secret entre lui et les cyprès. La clarté rouge rouille ruisselant à travers la mousse espagnole suspendue aux arbres lui confirma qu'il ne serait jamais rentré avant la nuit et avait donc enfreint deux des règles de sa mama : en ne respectant pas le couvre-feu et en allant faire du bateau seul sur le lac.

Levi n'était pas autorisé à piloter le vieil esquif de douze mètres avec un fond en V sur les eaux profondes du lac Caddo, si vaste qu'avec du temps devant soi, l'envie de se lancer et une réserve d'huîtres fumées et d'eau pure, on pouvait naviguer jusqu'en Louisiane. Gil disait qu'il n'existait nulle part dans le pays un pareil endroit, que ce lac était le seul à traverser deux comtés et une frontière

d'État. Mais il racontait un tas de choses qui n'étaient pas vraies – qu'il aimait Ma, par exemple. Putain, ça se voyait pas dans sa façon de se comporter. Le vrai papa de Levi venait l'embrasser dans le cou quand elle faisait frire des saucisses, penchée au-dessus de la cuisinière, et elle riait avec un petit cri et lui rendait son baiser. Mais chaque fois que Gil entrait dans une pièce, Ma l'accueillait avec des injures ou se figeait sur place, pétrifiée de terreur, comme si elle voulait disparaître dans le canapé en velours côtelé marron où Gil avait laissé une dizaine de brûlures de cigarettes depuis son installation chez eux. Levi ne se fait pas plus à lui qu'au sourire d'un alligator. Mais ce vieux Gil avait peut-être bien raison, se dit l'enfant, quand il parlait de l'eau. Le lac Caddo était un monstre, une masse capable d'engloutir tout entier un garçon de son âge. Dans beaucoup d'endroits, il ressemblait plus à un marécage étouffé par les mauvaises herbes qu'à un vrai lac, à une forêt de cyprès inondée et abandonnée depuis une éternité, et Levi dut reconnaître qu'il avait peur d'être seul ici. En franchissant le passage au sud de l'île Goat, on arrivait directement à Hopetown, la petite communauté de caravanes et de cabanons sur la côte nord-est où il vivait avec sa mère, sa sœur et Gil. Il souffla sur une mèche blonde qui lui cachait la vue et fit rugir le moteur. Il tira la barre à gauche, risquant un raccourci.

En l'espace de quelques minutes, la lumière violet foncé avait pris la teinte gris-bleu de la tombée de la nuit, et la brise de décembre s'était engouffrée sous le mince tissu de son coupe-vent, la veste KARNACK HIGH SCHOOL INDIANS qu'il avait dérobée dans la partie de l'armoire réservée à sa sœur. Il l'imagina soudain toute nue emmêlée avec Rory Pitkin dans la chambre qu'ils partageaient et il sentit dans son corps un frémissement qui l'embarrassa. Il n'était pas stupide. Il savait ce qu'ils faisaient. Ils *baisaient*, c'était le mot qu'employait CT.

C'était la faute de CT, décida-t-il. Levi avait fait une partie de foot sur la Xbox de son ami et perdu la notion du temps. Il voulait mettre en place une équipe virtuelle car d'après Ma, il y aurait peut-être une Xbox sous l'arbre de Noël cette année si Gil concluait le marché qu'il négociait près de Jefferson. Mais depuis que Gil vivait sous leur toit, aucun de ses projets n'avait eu d'effet positif sur l'existence de Levi. La plupart du temps, il n'y avait toujours pas de lait dans le frigo.

Contraint de quitter la caravane tout l'après-midi, Levi avait navigué le long de la rive pendant une douzaine de kilomètres, jusqu'au cabanon familial de CT situé de l'autre côté du lac, dans le comté de Harrison, et il avait oublié l'heure en jouant au jeu vidéo, profitant d'une chose qui, savait-il au fond de lui, ne lui appartiendrait jamais. Il était si jaloux de son ami qu'il lui avait volé une de ses manettes de jeu au moment de s'en aller, la glissant dans la poche de son coupe-vent. Il détestait faire ça, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Quelquefois c'était plus fort que lui. Comme si l'*envie* dominait son cerveau tout entier. L'envie de ce qu'avaient les autres enfants, une Xbox ou un papa à la maison, peu importait: alors il se jetait dessus aveuglément. L'angle de la manette lui rentrait dans les côtes à travers son coupe-vent en nylon. Égaré sur le lac avec Dieu comme seul témoin, il sentit la honte lui brûler le visage.

Il était cinq heures passées, lut-il dans le ciel.

Il manquait de temps pour prendre en sens inverse le chemin suivi à l'aller: il avait serré de près la rive nord du lac et longé un étroit canal relativement sûr, se repérant grâce à l'entrée éclairée des abris à bateaux, et aux lueurs fugaces de civilisation dans les cabanons délabrés. Plus d'une heure de trajet. Il ferait nuit noire à ce moment-là, et Levi n'avait pas apporté de torche. Il était parti vêtu d'un anorak léger avec à bord la vieille radio de papy et

un aviron solitaire piqueté de traces de pourriture que son grand-père utilisait pour accoster. Le son de la radio coupait sans arrêt. L'antenne était à moitié repliée vers le bas, et dans les poches de silence, une peur plus profonde l'étreignait. Il avait entendu dire qu'à la tombée de la nuit le silence s'étendait, la mousse espagnole sur les branches de cyprès absorbant tous les bruits, et que sur ce lac primitif à la lisière de l'État, ce marais à l'extrême limite du temps, vous aviez alors l'impression d'être le dernier être humain sur terre.

Bien sûr, il ne s'était jamais trouvé sur le lac aussi tard, même quand son grand-père était encore en vie. Papy tenait à dîner à dix-sept heures pile. En ce moment même, le *Swamp Loon* aurait été en train de sécher dans l'abri à bateaux, et papy devant la télé, avec sa quatrième ou cinquième bière. Le vieil homme évitait le lac après le crépuscule, rappelant toujours à Levi à quel point il était facile de se perdre une fois la nuit venue, avec seulement une lampe frontale ou un pâle clair de lune pour s'orienter. Le lac était vaste et complexe – les innombrables bayous, déversoirs et criques, tel un enchevêtrement de serpents du côté du Texas, en particulier dans le secteur du comté de Marion – , un labyrinthe de zones humides qui depuis des siècles plongeait les étrangers dans la perplexité. Si on connaissait mal le lac, on risquait de se tromper de cyprès, de s'engager dans le mauvais bayou, et de ne jamais trouver le moyen d'en ressortir, encore moins par une nuit sans lune. À cette pensée, le cœur de Levi s'affola. La radio retentit de nouveau, le faisant sursauter, la voix de Patsy Cline perçant à travers le crépitement des parasites. C'était une station proche de Shreveport qui passait du zydeco à la country peu avant le dîner – encore un signe de son retard.

I go out walkin' after midnight...

Minuit.

Le mot résonnait comme un avertissement. Son grand-père appelait ça « passer une nuit au motel Caddo ». *Ne t'avise surtout pas de t'aventurer ici tout seul dans le noir, petit. Pas qu'y aura personne pour te sauver.* Papy était assez vieux pour se souvenir des récits de son propre grand-père sur les contrebandiers et les assassins qui se cachaient sur toutes les grandes îles du lac. *Les Indiens comme les négros, mon garçon, les voleurs et les Yankees aussi.* Papy était assez vieux pour se souvenir des horribles récits de fusillades et d'attaques au couteau que lui racontait son grand-père, sans parler des histoires de fantômes, d'esprits errant sur les eaux, et d'âmes perdues cachées dans les arbres. Selon papy, on ne savait pas combien de gens avaient disparu dans ce lac.

Levi essaya de contourner un épais bouquet de cyprès, mais ses paumes humides glissèrent sur la barre qu'il tira à droite alors qu'il s'efforçait de la manœuvrer à gauche. Lorsqu'il tenta de rectifier sa direction, l'arrière de son embarcation heurta les racines d'un cyprès. Il entendit plusieurs cliquetis dans le moteur, comme si un petit caillou dégringolait un escalier. Il coupa la radio et guetta d'autres signes de panne. Mais le cliquètement cessa, et le moteur ronronna de nouveau. Il s'essuya les mains sur son jean sale, puis orienta son bateau vers la maison. Levi n'était pas aussi habile que papy sur l'eau, n'ayant eu la permission de piloter le canot que deux ou trois fois avant la mort de son grand-père, en septembre, laquelle avait mis un terme définitif à leurs séances de navigation – quelques semaines à peine avant le corso nautique de Karnack où il était censé faire ses débuts à la barre du *Swamp Loon*. Il avait économisé onze dollars pour acheter toutes les guirlandes lumineuses multicolores qu'il avait pu trouver au Dollar General, à Jefferson. Mais à présent, alors qu'il naviguait seul sur l'eau, le soleil sur le point de le quitter, l'image de ce canot vide

flottant au milieu du corso – papy mort et Levi *disparu* – lui traversa soudain l’esprit. Il ignorait d’où avait surgi cette pensée, mais elle lui parut si réelle qu’il en eut les os glacés, et ne put ignorer sa terreur. Une paire d’ailes de corbeau fendit les airs, et Levi, surpris, glissa de son siège. Le canot pencha légèrement, et un peu de cette eau marron terne pénétra dans le fond, mouillant la pointe de ses baskets. Il calcula qu’il lui restait moins d’un mille à franchir, et tout d’un coup il eut une envie irréprouvable d’être à la maison, d’embêter Dana à cause du bordel qu’elle laissait de son côté du lit; mieux encore, ça ne lui posait plus de problème d’entendre Gil péter et jurer à chaque minute. Le soleil déclinant avait assombri le lac, telle une main divine déployant un écheveau de laine noire sur sa surface avant de border Caddo pour la nuit. Levi conclut un marché avec Dieu: s’il le sortait de là tout de suite, il avouerait tout. Il dirait à Ma qu’il était sorti sans sa permission et il subirait sa correction sans broncher. Il commencerait à bien agir en toutes circonstances, et renoncerait même à faire l’idiot avec M. Page et ses Indiens.

Il voulait juste rentrer à la maison.

Le cliquètement recommença. Puis le moteur rendit l’âme, plus vite qu’il ne l’aurait cru. Pas de gargouillements ultimes rappelant l’agonie des victimes de coups de feu qu’il avait vue à la télé, ni de propos incohérents comme ceux de papy les derniers jours – regrets décousus et pleurnicheries au sujet de son ami Leroy –, juste un silence si absolu qu’il le sentit dans sa poitrine. Levi retint son souffle, guettant la reprise du moteur. Mais il était bien mort et refroidissait rapidement. Il ne vit aucun autre bateau entre lui et sa caravane; les pêcheurs, les plaisanciers, les touristes en kayak, étaient tous partis. *À l’aide*. Il aurait beau chuchoter ou même hurler, le résultat serait le même. Il était seul, et il le savait. S’il continuait droit vers l’ouest, il finirait par atteindre la

rive où sa famille était installée. Mais pour se déplacer il ne disposait que de cette rame pourrie, et il risquait de tourner en rond et de se retrouver en train de dériver à mi-chemin de la Louisiane. Non, il ne bougerait pas d'ici avant le matin. Dans quelques heures, Ma – ou Dana – emprunterait un bateau pour venir le chercher. Il tiendrait sûrement jusque-là, s'il s'abstenait de poser un seul doigt sur le bord du canot sous lequel il entendait déjà le murmure de la faune aquatique. Quelque chose heurta l'arrière de l'embarcation. *Un alligator*, pensa-t-il, pris de panique, et il se redressa d'un coup, se levant même, comme s'il pouvait courir pour lui échapper. Le bateau pencha de nouveau, l'eau lui montait presque aux chevilles à présent. Il entrevit une forme devant lui.

C'était une ombre noire qui flottait.

Il crut entendre le bourdonnement sourd d'un moteur.

Mais il pouvait aussi bien l'avoir imaginé, et perdu un peu la raison dans ces circonstances. *Une nuit au motel Caddo*. Toutes ses pensées se tournaient vers cette réalité immédiate. Une torche s'alluma avec un bruit sec et l'éblouit au moment où l'ombre se rapprocha. Levi resta debout, agitant les mains au-dessus de sa tête, et l'étroit canot bascula, menaçant de se renverser. Levi était désespéré à présent, prêt à courir le risque de chavirer pour être sauvé. « Ici », appela-t-il, un son aussi ténu qu'une goutte d'eau sur du coton, ses mots aussitôt engloutis par la mousse espagnole qui, pour survivre dans le marais, avait autant besoin des cris des âmes égarées que de la sève du cyprès chauve.

Première partie

1

Le soir où Darren s'introduisit dans la caravane de sa mère, il n'avait pas bu depuis plus d'un mois. Enfin, juste une bière une ou deux fois par semaine – et toujours en présence de sa femme, soutenant son regard quelques secondes avant d'avalier une gorgée, pour lui permettre de s'exprimer ou de se taire, appréciant chaque fois son silence en la matière. Lors de cette nouvelle phase de leur mariage, marquée par une extrême fragilité, elle avait fait des concessions, et lui aussi. Leur vie de couple s'était stabilisée contre vents et marées depuis leur séparation et son séjour à Lark, grâce à une sexualité harmonieuse, capable de faire remonter à la surface les souvenirs les plus heureux et d'enfouir les plus désagréables, comme les fruits pourris au fond de la poubelle. Pour être honnête, il avait oublié combien c'était agréable de baiser sa femme. Il avait oublié le sentiment de sécurité que lui inspirait Lisa ; et à quel point sa confiance en lui fluctuait au gré de l'amour et de l'attention qu'elle lui portait. Et le désir que Lisa ressentait pour lui – sa façon inédite de le chercher constamment sous les draps – avait renversé l'équilibre du pouvoir entre eux, à la surprise de Darren qui avait eu l'impression, à l'époque où il la courtisait, et depuis leur mariage, d'être sans cesse en train de la poursuivre, de la persuader, de la conquérir. À présent

c'était Lisa qui chaque jour s'efforçait de tout faire pour lui plaire, d'être à la hauteur.

Elle savait qu'il avait failli ne pas lui revenir, elle savait que vivre seul dans sa propriété de Camilla était une option pour lui, elle savait qu'une partie de lui était capable de passer le restant de ses jours sur la terre de ses ancêtres, et d'y mourir; à tous les avantages que pouvait offrir la ville de Houston, il préférerait passer une soirée sur la véranda derrière la maison de Camilla, et observer les cerfs reniflant le sol dans les bois environnants. C'était un campagnard.

Il avait retrouvé sa femme, et sa vie.

Mais ça lui avait coûté.

Plusieurs séances avec une conseillère conjugale dans le centre de Houston – une Blanche imposante qui portait beaucoup trop de turquoise – avaient conduit à sa décision de renoncer au terrain. Du moins, il avait cru que la décision venait de lui. Il faisait très chaud dans cette pièce où flottait le parfum de musc mêlé aux ressentiments mesquins que Darren s'employait à exhumer pour les enfouir à nouveau – de manière définitive cette fois-ci. Et il reconnaissait s'être laissé aller à rêvasser une ou deux fois. Mais ils étaient venus à bout de leurs quatre séances – *je pense que vous allez vous en sortir tous les deux* – et il avait accepté de retourner au bureau des Rangers à Houston et d'y faire des recherches sur la Fraternité Aryenne du Texas avec la force opérationnelle fédérale et mixte. Du lundi au vendredi, il garait son Chevy devant le bureau, emportait son déjeuner dans son minuscule réduit, et consacrait des heures entières à éplucher les données de surveillance numérique sur la Fraternité Aryenne. Les relevés téléphoniques et bancaires. Les échanges sur les forums de discussion. Il était devenu un rond-de-cuir, rentré à la maison à dix-huit heures le plus souvent, selon la circulation. Lisa ne lui imposait pas une sobriété absolue, et il l'en aimait d'autant plus. Assez,

espérait-il, pour étouffer la colère que lui inspirait sa volonté de l'empêcher de retourner sur le terrain. Certes, rester à la maison n'était pas le pire.

Il y avait de la bière.

Et du sexe.

Bien sûr, le problème avec sa mère le tourmentait.

Pendant quelque temps il avait réussi à se persuader que Bell était motivée par une forme de désespoir, et non par l'hostilité. C'était une femme de près de soixante ans qui vivait seule dans une caravane de location, dont le fils unique, sans enfant, était peu démonstratif et se contentait de lui rendre visite une fois par trimestre, encore moins s'il pouvait se défiler. Son chéri, un homme marié qui était *aussi* son patron, la payait au-dessous du salaire minimum pour récupérer des toilettes cinq jours par semaine. Elle n'avait pas eu d'homme à elle depuis le lycée, et elle en voulait amèrement à toute la famille Mathews de l'avoir privée de la vie qu'elle aurait eue, croyait-elle, si elle avait épousé le père de Darren ; elle nourrissait son acrimonie comme un enfant abandonné pressé contre son sein. La dette reposait désormais sur les épaules de Darren. Il avait passé les deux derniers mois à téléphoner chaque jour à sa mère, lui rendant visite presque tous les week-ends. Il arrachait les touffes de mouton blanc et de pâturin des prés autour du mobile home, balayait les marches et nettoyait les gouttières sans qu'elle le lui demande, et lui laissait toujours plusieurs centaines de dollars et une caisse de bières en repartant.

Ils exécutaient alors une sorte de danse, une sorte de chorégraphie, chacun prétendant que Darren avait attendu le moment adéquat pour prendre soin de sa mère vieillissante, et n'était pas là seulement à cause du chantage qu'elle lui faisait subir. Bien sûr elle n'utilisait jamais un mot aussi cru, et lui non plus. En fait, la fois où il lui avait

posé une question directe sur le pistolet, elle l'avait interprété comme une façon de lui proposer de passer plus de temps avec elle, allant jusqu'à s'inviter à dîner chez lui, à Houston, un châtiment qui n'avait pas échappé à Darren. À commencer par le menu ridicule qu'elle avait demandé : palourdes farcies et forêt-noire dont elle avait découpé les recettes dans un exemplaire du *Ladies' Home Journal* conservé depuis le lycée, et envoyées par mail à Lisa.

Elle était seule quand elle avait sonné à la porte de leur loft situé dans le centre de Houston, demandant avant même de retirer son manteau où était le reste de la maison. Lisa avait suspendu la peau de lapin râpée de Bell dans le placard de l'entrée et pris soin d'étreindre la main de Darren en signe de solidarité avant d'escorter sa belle-mère jusqu'à la table de la salle à manger. Leurs fenêtres donnaient sur le Buffalo Bayou, mais cela n'avait pas non plus impressionné Bell. « Nous avons aussi de l'eau sale à la campagne », dit-elle quand Darren tira sa chaise. Lisa se hâta de poser l'entrée sur la table : une soupe à l'oignon glacée qu'ils mangèrent à la chandelle. Darren ne but pas une goutte d'alcool de la soirée, regardant Lisa et Bell s'empressement de vider une bouteille de chardonnay apportée par sa mère – sa seule offrande – et achetée dans un drugstore.

Ces deux derniers mois, sa femme avait posé très peu de questions.

Elle avait accepté son besoin soudain de renouer avec Bell, l'interprétant comme un signe de maturité, une évolution inévitable qu'elle avait anticipée bien avant lui. Elle ne vit rien de pernicieux dans ses paroles lorsqu'il annonça tout à coup qu'il voulait passer plus de temps avec Bell, veiller plus sur elle s'il le pouvait. À deux reprises, Lisa avait même dit que c'était *gentil*. Ce soir-là, ses cheveux relevés en une fine queue de cheval, ses boucles d'oreilles en or dansant chaque fois qu'elle riait ou hochait la tête,

elle se délectait des récits de Bell sur l'enfance de Darren – l'écoutant raconter comment elle avait saupoudré ses mains de piment rouge pilé pendant qu'il dormait, pour l'empêcher de se sucer le pouce (*sans moi, ses dents de lapin auraient pu relier Houston à Dallas*); ou avait tendu une ficelle entre le loquet de sa porte d'entrée et la première dent branlante de Darren *pour arracher net cette petite garce*. Il ne savait pas pourquoi ses histoires étaient toutes liées aux dents. Mais quelle importance? Sa mère ne l'avait pas élevé et ses oncles William et Clayton, qui s'en étaient chargés, n'avaient accordé à Bell ni leur amour, ni leur confiance. Tout cela n'était qu'une fiction inventée entre le potage et le plat principal. Sauf quand elle rapporta la fois où, postée derrière la clôture métallique de son école primaire, elle avait regardé son fils jouer à feu rouge, feu vert dans la cour de récréation, et où elle avait pleuré ensuite lorsque Clayton l'avait appris et prié le directeur de lui interdire de s'approcher de l'établissement. « C'est vrai? » demanda Darren. « Oui », marmonna sa mère, et il eut une sensation de chaleur dans la gorge. Sa langue resta inerte, et il fut incapable de prononcer un seul mot. Au dessert, Lisa était très éméchée. La peau moite, les yeux brillants et vitreux, elle le regarda et dit: « Darren, pourquoi avoir attendu si longtemps pour me présenter ta mère? »

Bell lâcha un petit rire, plutôt un grognement. « Quelle bonne question, Darren. Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour me présenter ta femme? », dit-elle d'un ton qui tournait en dérision la manière de parler de Lisa, trop soûle pour s'en rendre compte, les mots séparés avec soin, les consonnes et les voyelles définies avec acuité, chaque son à sa place, tout le contraire de la bouillie qui se déversait de la bouche de Bell. Elle adressa à son fils un petit sourire, comme si elle attendait qu'il s'explique. Et quand elle se heurta à un silence abrupt en guise de réponse, elle

tendit le bras pour s'emparer de la bouteille et versa dans son verre le dernier doigt de vin avant de lancer sa grenade sur la table dressée avec élégance, observant, l'air de rien, qu'il était bien dommage que le département du shérif du comté de Jacinto n'eût jamais retrouvé le petit .38 qui avait tué Ronnie Malvo – la raison pour laquelle Mack n'avait pas encore été blanchi de cet homicide –, que ce truc pouvait se trouver n'importe où, mais que *quelqu'un* savait sûrement à quel endroit. *Eh bien, il suffirait d'un coup de téléphone à M. Frank Vaughn pour résoudre le crime.* Elle posa son regard sur Darren pour bien lui faire comprendre qu'elle connaissait le nom du procureur du district de San Jacinto, tout en étalant sa serviette en lin sur les genoux de son jean Lee. Darren la fixa en secouant la tête, un avertissement peu convaincant. Il n'avait dit à personne que sa mère avait découvert l'arme présumée du crime dans la propriété des Mathews, et – le tenait par les couilles.

« Quoi ? » dit Lisa, appuyant le doigt sur les miettes de chocolat dans son assiette pour les lécher ensuite. Il y avait une minuscule tache sur son chemisier de soie – une goutte de jus de cerise du forêt-noire. Elle était toujours resplendissante, et Darren éprouva le désir de la protéger, et de préserver la sérénité qui s'était installée dans leur couple. Sa mère la détruirait s'il la laissait faire. Mettre en danger sa carrière ne lui suffisait pas.

Cette nuit-là il n'avait pas fermé l'œil.

Mais le lendemain il s'était levé et tout avait recommencé comme avant.

Bonjour, mama, tu as besoin de quelque chose ? Je pensais à toi.

Pendant des semaines et des semaines, il n'avait cessé de penser à elle – c'était exactement ce qu'elle voulait. Il réussissait à contenir la menace. Le .38 devait sans doute se cacher quelque part à l'intérieur des quarante-quatre mètres carrés de la caravane qui lui tenait lieu de maison,

et bien sûr, l'idée lui était déjà venue d'y faire irruption un jour et de le récupérer de force. Mais sa mère avait la rapidité et le tempérament d'un chat sauvage. Au moindre geste brusque, elle attaquerait. Elle le ferait payer pour le punir de l'avoir privée de l'autorité toute neuve qu'elle détenait. Il la connaissait trop bien. Il se dit que tout était sous contrôle, un mensonge qui lui permettait de dormir la nuit. Jusqu'au jour où ce ne fut plus le cas.

Le vendredi où il finit par craquer commença de manière assez simple.

Il devait retrouver des amis Rangers ce soir-là, et c'était son tour de les accueillir. La dernière fois, Roland Carroll avait vomi dans la salle de bains réservée aux invités, ratant la cuvette des toilettes d'un mètre, et Lisa avait dit qu'il n'était plus question pour elle de les recevoir, aussi Darren avait-il décidé de changer de lieu et d'organiser la fête dans sa propriété familiale de Camilla, à cent cinquante kilomètres de là. En y repensant, il se rendit compte qu'il avait déjà commencé à mettre au point un plan d'action. Avant même d'entendre la voiture tourner sur la route de terre menant à la ferme cet après-midi-là. Il était en train d'arroser les derniers plants de piments bananes, se disant qu'il avait le temps de les faire mariner en prévision du dîner de Noël, quand Frank Vaughn, le procureur du comté de San Jacinto, se gara dans l'allée, les pneus de sa berline Ford retournant des mottes de terre rouge humide. Darren ne l'avait pas vu depuis son témoignage devant le grand jury, lorsque Rutherford «Mack» McMillan, ami de longue date de la famille, avait échappé à une condamnation pour le meurtre de Ronnie «Redrum» Malvo, membre de la Fraternité Aryenne du Texas, et connard de première. À l'époque, Vaughn avait soupçonné Darren de savoir où se trouvait l'arme du crime, en d'autres termes de couvrir Mack, et à la fin le grand jury avait renoncé à engager des

poursuites. Le degré auquel Vaughn le jugeait complice était difficile à déterminer. Darren savait cependant qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie.

Quand Vaughn descendit de voiture, ses cheveux raides et la puce en diamant de sa chevalière A&M¹ étincelèrent au soleil de midi. « Bonjour », dit-il, plissant les paupières de telle sorte que son visage avait presque l'apparence d'un masque, avec des fentes sombres à la place des yeux. Il avait quelques années de plus que Darren, sans doute la cinquantaine, et aurait pu prétendre depuis longtemps à un poste dans une grande ville s'il en avait eu le talent ou le désir. Son district comprenait plusieurs comtés des environs, qui relevaient tous de sa compétence ; dans cette petite partie du Texas de l'Est, les rouages de la justice étaient suspendus à son bon vouloir, et ça lui convenait.

« Je peux vous aider ? » s'enquit Darren. Il tendit la main vers le robinet extérieur de la maison. Le jet tiède diminua et se réduisit à un mince filet d'eau quand Vaughn parvint au pied de l'escalier.

« J'ai cru voir votre pick-up en ville. » Le procureur était d'humeur sombre, mais pas du tout hostile, amical, même, comme s'il était venu le prévenir de l'arrivée imminente d'un orage, et lui conseiller de fermer les fenêtres de toute urgence. « J'espérais vous trouver pour parler un peu avec vous.

– Eh bien, me voici », répondit Darren d'un ton égal, ne laissant rien paraître de sa panique à l'idée que Vaughn avait cherché à le voir. Il savait parfaitement que si les autorités entendaient parler du pistolet .38 au nez retroussé que sa mère avait découvert dans sa propriété l'automne dernier, il pouvait être condamné pour entrave à la justice ou pire encore. Non seulement il perdrait son insigne, mais il risquerait aussi une peine de prison.

1. Université A&M du Texas. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Darren commença à enrouler le tuyau autour d'un crochet rouillé que Mack – qui travaillait pour la famille Mathews – avait cloué des décennies plus tôt sur le rebord de la véranda en bois. Il faisait frais dehors, l'air était cru, vivifiant, le ciel bleu comme un lapis-lazuli taillé, les nuages de pluie ayant survolé la ville aussi vite qu'un homme poursuivi par ses créanciers. Le coup de gel de décembre était encore loin. Inutile de protéger les oignons et les choux avant deux bonnes semaines, se dit Darren en rangeant le tuyau. Il accomplit sa tâche avec des gestes précis, patiemment, affichant un calme impavide.

« Eh bien, on ne peut pas laisser passer ça, vous savez, dit le procureur, comme s'ils reprenaient une conversation interrompue. Un mort et tout ce qui s'ensuit. Ronnie Malvo était une ordure, ce n'est un secret pour personne. Mais on ne peut pas autoriser les gens à se faire justice eux-mêmes. Pas dans mon district, Ranger.

– Je ne vois pas en quoi ça me concerne. J'ai dit ce que j'avais à dire au tribunal.

– En effet.

– Et Mack a été acquitté.

– Oui, confirma Vaughn. Pour l'instant. » Il fit quelques pas et s'arrêta face à Darren, sur le côté de la maison. « Mais si quelqu'un d'autre est impliqué dans cette affaire, je finirai par le savoir. Vous le savez, Ranger. Vous pouvez donc considérer que ceci est une visite de courtoisie. » Il jeta un coup d'œil aux pointes de ses bottes, des Ropers marron au lustre terni par la poussière de la propriété Mathews. Quand il leva les yeux, un sourire narquois se dessinait sur ses lèvres, il dit sans autre forme de procès: « J'aurais pu me rendre au bureau des Rangers à Houston et faire tout un foin en leur annonçant que vous n'étiez pas forcément innocent dans cette histoire.

– *Moi ?*

– J’espère bien que ce n’est pas le cas», poursuit Vaughn. Son sourire s’accentua, creusant les ridules au coin de ses yeux étroits, et il ajouta : « Mais si vous tenez encore à protéger Rutherford McMillan, vous risquez de comparaître devant douze hommes et femmes prêts à sceller votre destin. Il y aura un autre grand jury, Ranger, souvenez-vous-en. Vous pouvez témoigner devant lui et être celui qui tremble pendant la délibération. »

Darren se raidit aussitôt.

C’était la première fois, depuis l’homicide de Malvo qui pendant des mois avait semé le chaos dans sa vie et sa carrière, que le procureur le menaçait de manière aussi explicite. Vaughn essaya d’en atténuer l’effet en posant une main sur l’épaule de Darren, un geste maladroit parce que le Ranger mesurait au moins cinq centimètres de plus que lui, dix avec ses bottes, et ce rapport de force mit les deux hommes mal à l’aise. « J’espère pouvoir compter sur votre coopération dans cette affaire, dit Vaughn en se dirigeant vers son véhicule. Mon bureau va recommencer de zéro, en réexaminant en détail toutes les pièces du dossier. Nous convoquerons de nouveau certains témoins, et nous voulons en interroger d’autres, ajouta-t-il, s’interrompant pour prendre ses clés de voiture dans la poche de son pantalon bleu marine, avant de lâcher cette petite phrase : Votre mère, par exemple. »

Darren fut pris de panique.

Il devait se montrer prudent, il le savait, mais sa voix monta dans les aigus à un point embarrassant. Sa terreur était visible, il n’en revenait pas. « Bell Callis n’a jamais rencontré Ronnie Malvo. Elle serait incapable de le désigner dans une séance d’identification sans avoir vu sa photo dans le journal. Ma mère ne le connaît pas.

– Mais elle vous connaît *vous*. » Vaughn le dévisageait par-dessus la portière conducteur. Son sourire narquois avait pris racine et n’était pas près de disparaître. Darren

perçut alors sur ses traits ce plaisir outrecoûdant, l'expression d'un homme qui a en main quelques centaines de dollars de plus et les cartes gagnantes. « Vous avez passé beaucoup de temps chez elle ces derniers temps. Du moins, c'est ce que m'ont raconté les adjoints de ce service.

– Je ne vois pas ce que vous entendez par là, répondit Darren.

– Peut-être que ça ne veut rien dire... ou peut-être que si.

– Vous l'avez vue? » demanda Darren, regrettant ces mots dès l'instant où ils lui avaient échappé. Gagné par la honte, puis la terreur, il sentit qu'il perdait le contrôle. Lorsqu'il se remit à parler, d'un ton vertueux et mesquin, c'était avec colère. « Ma mère ne va pas bien », dit-il, parce que c'était sûrement vrai, d'une certaine manière; cela expliquait sans aucun doute la vie qu'il avait vécue. « Si j'apprends que vous l'avez harcelée... »

Vaughn leva la main, non pas en guise d'adieu, mais pour mettre fin à cet échange, et lui signifier qu'ils reprendraient cette conversation une autre fois. « On en reparlera, Mathews », répliqua-t-il en se glissant sur le siège de sa Ford Taurus. « On en reparlera. » Quelques secondes plus tard, Darren entendit le moteur tourner. Il resta immobile, comme si des plantes grimpantes avaient jailli de la terre pour s'enrouler autour de ses chevilles et le maintenir au sol. Il fut incapable de bouger, même quand il ne resta du passage de Frank Vaughn qu'un tourbillon de terre rouge. *Merde*. Les carottes étaient cuites. Il devrait s'occuper sérieusement de Bell.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Heaven, My Home*

Copyright © 2019 by Attica Locke

This edition published by arrangement with Little, Brown and Company,
New York, New York, USA. All rights reserved.

© Éditions Liana Levi, 2022, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Walter Bibikow/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Au paradis je demeure* d'Attica Locke a été
réalisée en janvier 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0515-7)

ISBN ePDF: 979-10-349-0517-1